

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER..... 12.15	6.10	3.05	1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire

1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$ 3.00	\$ 1.50	\$ 1.00	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER..... 4.00	2.05	1.35	1.05

Les abonnements datent d. 1er et de 25 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 17 SEPTEMBRE 1913

87ème Année

1er Septembre 1827

AUTOUR DE METZ

Sous ce titre: "Au hasard de la vie", M. Edouard Lockroy vient de publier, chez l'éditeur Bernard Grasset, des souvenirs très intéressants, et traitant des sujets les plus divers.

Il embrasse une période de près de 40 ans.

Ce que l'auteur y raconte de la guerre de 1870, du Siège de la Commune, donne, notamment, l'impression d'un tableau saisissant, l'émotion d'après nature, par un observateur à l'œil pénétrant et subtil.

Nous détachons de ce livre les pages suivantes, écrites au retour d'une reconnaissance que l'auteur fit sur le théâtre même de la guerre.

Je revins à Forbach et, arrivé sur la route à Pendoit ou se trouvait la maison de l'Etat-major, une sentinelle m'arrêta, me disant que, depuis le matin, l'ordre avait été donné de barrer la route et d'interdire la visite des avant-postes aux civils. Comme je m'en retournais assez ennuyé, un artillier, qui avait entendu mon dialogue avec la sentinelle, s'approcha de moi et me dit à l'oreille:

— Si vous voulez aller aux avant-postes, sur la crête, au bout de la route, rien n'est plus simple; vous n'avez qu'à venir avec moi à travers le camp. On a donné une consigne sur la route, mais dans le camp à côté on n'a pas donné de consigne et on n'a pas placé de sentinelle; nos chefs sont si bêtes!

Nous fîmes deux pas à gauche, nous entrâmes dans le camp, nous circulâmes à travers les tentes et, en effet, personne ne nous dit plus rien.

Bientôt, nous longeâmes tranquillement le bois, ce bois tout noir dont j'ai parlé. L'artilleur me dit:

— Il y a des Prussiens là-dedans; mais on n'y fait pas de bruit. On ne s'inquiète de rien. Avec un camarade à moi, j'ai été dans le bois. Nous avons marché tout doucement; au bout d'un quart d'heure nous sommes arrivés à une petite mare, une sorte de petit étang, caché sous les arbres. Une hutte se trouve près de l'étang, et autour de cette hutte nous avons aperçu des Prussiens. Il y en avait un qui péchait à la ligne. Puis nous sommes revenus sans avoir été vus. Mais il y a certainement là beaucoup de Prussiens.

Nous arrivâmes ainsi à la crête, au bord de la pente qui descend à la Sarre. Des soldats de ligne vinrent causer avec moi. L'un d'eux me dit:

— Je me suis rengagé pour la campagne. J'ai fait la Crimée et l'Italie. Si je dois aller à l'assaut cette fois, tant pis! J'ai voulu voir ça!

C'était un vieux rouge, d'air jovial. A cet endroit, la pente qui descend à la Sarre était boisée. Je voulais aller voir un peu; on me retint.

— Prenez garde! Il y a peut-être des Prussiens là, cachés dans les arbres!

Je n'avais pas fait dix mètres en avant. Sur ma droite, à peine visible dans la verdure, il y avait une toute petite maison. Elle avait été ravagée le jour du combat. Nous y entrâmes. J'y trouvai par terre une bible en allemand que j'emportai. Elle est encore chez moi.

Les soldats d'infanterie qui étaient en grand garde me confirmèrent ce que m'avait raconté l'artilleur. Le bois les inquiétait. Ce bois descendait jusqu'à la Sarre, couvrant sur la gauche tout le côté de la vallée. Un soldat me dit:

— Monsieur, j'étais de garde la nuit et, au clair de lune, j'ai vu un bac qui traversait la rivière et qui jetait des soldats dans le bois. Toutes les nuits il en est ainsi. Mes camarades vous le diront.

Je lui demandai:

— Avez-vous prévenu vos chefs?

Il répondit:

— Je l'ai dit au colonel, mais le colonel m'a dit: "Mêle-toi de tes affaires."

que chose de nouveau? Avez-vous des renseignements? Tous les regards étaient inquiets, tous les visages sombres. Une terreur vague envahissait la foule, pesait sur le peuple. On pressentait, sans oser se l'avouer, des catastrophes formidables.

C'est de ce bois que, le jour de la bataille de Spickeren, les Prussiens débouquèrent en masses. D'Aulnay, ou plutôt Duplessis, le reporter du "Figaro", était là, et son petit cheval y fut tué d'un éclat d'obus. Jamais on n'avait pensé à fouiller le bois.

Suivant la crête et les lignes d'avant-postes, j'allai me coucher sur l'herbe, près de la route, à Pendoit même où, brusquement, elle descend sur Sarreguemines. De là on voyait très bien les uhlands, sur le coteau opposé, qui gagnaient le long des chemins. Parfois un de nos hommes tirait, mais les uhlands étaient hors de portée. Tout à coup parut, remontant la route, un général et une petite escorte. Ce général, dont ni le nom ni la figure ne m'étaient connus, venait de faire une reconnaissance presque jusqu'au pont qui conduisait à la ville. Il s'arrêta près de moi et me considéra d'un air assez étonné. Le fait est que ma présence aux avant-postes surtout après l'ordre donné le matin, devait paraître étrange. Cependant, il ne me dit rien. Après avoir échangé quelques mots avec un sergent, il repartit.

Si pourtant j'avais été un espion!

Le combat de Forbach, où le Prince Impérial avait ramassé une balle, n'avait pas produit à Metz l'impression que sans doute on en attendait. Le public sentait bien que ce n'était là qu'une affaire sans importance, qui n'avait rien de décisif et qui ne pouvait en rien modifier la situation.

Le combat de Forbach, où le Prince Impérial avait ramassé une balle, n'avait pas produit à Metz l'impression que sans doute on en attendait. Le public sentait bien que ce n'était là qu'une affaire sans importance, qui n'avait rien de décisif et qui ne pouvait en rien modifier la situation.

Le combat de Forbach, où le Prince Impérial avait ramassé une balle, n'avait pas produit à Metz l'impression que sans doute on en attendait. Le public sentait bien que ce n'était là qu'une affaire sans importance, qui n'avait rien de décisif et qui ne pouvait en rien modifier la situation.

C'était de longues journées d'angoisse dont je me souviendrai toute ma vie. La mobilisation semblait terminée. Les troupes étaient réunies. Qu'attendait-on pour agir, pour marcher en avant? Pourquoi des mouvements quotidiens qui paraissaient n'avoir d'autre but que de ramener les soldats, après quelques jours de fatigue, au point d'où ils étaient partis? Pourquoi ces amoncellements de wagons en gare de Metz, plein d'approvisionnements dont on ne connaissait, au dire des officiers eux-mêmes, ni la nature ni la provenance? Pourquoi aucune manœuvre, aucune disposition de tactique ne semblait-elle se dessiner? Les moins au courant des choses militaires, les plus étrangers à la pratique de la guerre, s'effrayaient de voir notre armée disséminée sur une énorme étendue de pays, la situation de ces corps, trop divisés, qui laissait isolés et qui se trouvaient dans l'impossibilité de se prêter appui les uns aux autres. Dans les gares, dans les trains de chemins de fer, on s'abordait sans se connaître. On se demandait: "Savez-vous quel

instant. Je me trouvais à l'embranchement de Sarreguemines, à la station de Benning-Merlebach. Un convoi arrive. Il est plein d'officiers et de soldats blessés. Que disent-ils? Un employé de chemin de fer me jeta cette phrase en courant:

— C'est une défaite!

Une ou deux figures livides paraissent aux portières; le convoi repart vers Metz.

D'un côté de la voie, il y a une colline boisée qui se découpe en noir sur un ciel rouge, traversée de lueurs blanches. Derrière elle, les coups de canon se succèdent presque sans intervalle. De l'autre côté de la voie se tient une prairie où des soldats sont couchés et causent tranquillement à côté de leurs fusils formés en faisceaux. Un commandant, un homme grand, maigre, à la figure énergique, se promène, agité, sur le quai de la gare. Je m'approche de lui; je le questionne avec cette curiosité familière que les désastres rendent naturelle. Que font ces troupes au repos pendant qu'on se bat à côté d'elles? Que fait-il lui-même devant ces rails, à écouter les échos de la bataille? Il répète deux ou trois fois, d'une voix saccadée, la même phrase:

— Nous n'avons pas d'ordres! Nous n'avons pas d'ordres!

Sa tunique est déboutonnée; sa chemise est ensanglantée. De rage il s'arrache la peau de la poitrine avec les ongles.

EDOUARD LOCKROY.

En même temps que l'inquiétude, la colère détalait dans les troupes. Elle se tournait contre l'Empereur et contre l'Empire.

La raison d'être d'une situation aussi douloureuse et aussi dangereuse, de la paralysie dont étaient frappées nos armées, M. Emile Olivier devait le constater lui-même beaucoup plus tard dans d'admirables articles publiés par la "Revue des Deux Mondes." — C'était la présence de l'Empereur à Metz, Napoléon III n'avait pas le sens de la guerre. Aussi l'autorité lui manquait-elle absolument pour imposer la paix et l'union entre ses généraux. Il écoutait l'un, il écoutait l'autre, sans jamais prendre une décision. Il est vrai qu'il était très malade et que ce malheureux homme pouvait à peine supporter les mouvements d'une voiture. Je vis un jour l'Empereur qui venait à la préfecture; le maréchal Lehouff était à sa gauche. L'Empereur avait l'apparence spectrale d'une figure de cire. Des gens l'entouraient en courant, l'acablant d'injures et de huées, et puis sa calèche s'engouffra sous une haute porte cochère.

La marine française

CREATION D'UN CONSEIL DE L'AMIRAUTÉ — LE CURRASSÉ "GASCOGNE"

Paris, 16 septembre. — Le président de la République vient, sur la proposition de M. Baudin, ministre de la marine, de signer un décret portant création d'un Conseil de l'Amirauté. Font partie de ce Conseil le ministre de la Marine, président; les vice-amiraux Le Bris, Gaschard et Pivet et le contre-amiral Darioux.

Paris, 16 septembre. — Les plans du currassé "Gascogne" viennent d'être réformés. Ce bâtiment de 25,000 tonnes sera armé de huit canons de 350 et de 12 de 220.

La vitesse prévue est de 22 nœuds. L'appareil moteur sera du système combiné à turbines et machines alternatives.

L'Alliance Franco-Russe

Paris, 16 septembre. — Dans les milieux diplomatiques on affirme que l'entente n'a pas cessé de régner entre les gouvernements français et russe dans l'affaire de Cavalla. Aucun des deux, dit-on, n'a jamais demandé à l'autre le sacrifice de son point de vue. L'un et l'autre se sont toutefois constamment communiqué leur sentiment à ce sujet.

La Russie savait que la France inclinait à ce que Cavalla, ville grecque, fut attribuée à la Grèce. La France n'ignorait pas le désir de la Russie d'assurer à la Bulgarie ce port sur la Mer Egée.

Les deux gouvernements savaient qu'aucun d'eux n'attachait à son opinion une importance telle qu'il eût à demander à son allié de faire le sacrifice de ses préférences, les tendances de la politique générale des Puissances et les faits devant les rallier tous deux à l'une des solutions.

La question de la révision étant aujourd'hui tranchée par la négative, il n'y a pas lieu d'insister sur cette affaire. Ce qui est certain c'est que jamais le contact, entre les deux pays n'a été plus intime qu'en ce moment.

BALKANS

Londres, 16 septembre. — On annonce que dans le nouveau traité entre la Turquie et la Bulgarie, la Turquie gardera Andriople et probablement Kirk Kilissah.

MEXIQUE

L'extradition de Brito

ON CROIT QU'IL N'Y AURA PAS D'EXTRADITION.

Comme nous l'avions annoncé précédemment c'est aujourd'hui, 16, que devait avoir lieu l'audience pour l'examen de la demande d'extradition formulée par le gouvernement de M. Huerta contre le général Castilla Brito, gouverneur constitutionnel de l'état mexicain de Campeche. Mais la date en a encore une fois été reportée à plus tard et comme nous l'avons dit il y a quelques jours indéfiniment.

Quant au délai pendant lequel le général Brito devait se tenir à la disposition des autorités américaines à la Nouvelle-Orléans, délay que la loi fixe à 30 jours, il expirait le 12. Le commissaire du gouvernement américain, M. A. H. Browne, avait cru devoir le prolonger à cause du temps nécessaire à la traduction des pièces du dossier, lesquelles sont nombreuses et toutes rédigées en espagnol. Mais samedi, le général Brito était laissé complètement en liberté, pour dix jours et ainsi que nous l'annoncions hier, il en profita pour se rendre de suite à Washington où il devait se rencontrer avec des constitutionnalistes.

Le général Castilla Brito reviendra-t-il à la Nouvelle-Orléans? Pourrait-on légalement l'y forcer? Peut-on encore l'arrêter maintenant?

Il semble bien que la question de son extradition est définitivement classée et que comme il l'a été dit plusieurs fois, et selon l'opinion que partagent beaucoup de personnes compétentes, toute cette affaire n'a été soulevée que par une vaste manœuvre du gouvernement de M. Huerta pour faire perdre au général constitutionnaliste un temps précieux pour la cause qu'il défend, et l'empêcher le plus longtemps possible de se rencontrer avec son collègue le général Carranza qui opère dans les états du nord comme général en chef des forces constitutionnalistes dans cette partie du Mexique.

Washington, 16 septembre. — Le Président Wilson est rentré aujourd'hui à la Maison Blanche venant de Cornish, N. H.

Les différents existant entre la Chambre des Députés et le Sénat au sujet du nouveau tarif sont très près d'être complètement réglés et on croit que le tarif pourra être présenté à la signature du président dès lundi.

En ce qui concerne le Mexique, il n'y a rien de nouveau; la seule question à résoudre et qui est à certains points de vue très délicate est de savoir si le gouvernement des Etats-Unis va transmettre au gouvernement de M. Huerta ses félicitations à l'occasion des fêtes du 103ème anniversaire de l'Indépendance mexicaine, qui sont célébrées aujourd'hui, 16.

Beaucoup de personnages officiels pensent qu'un tel message équivaudrait dans une certaine mesure à une reconnaissance implicite du gouvernement de Huerta.

Le secrétaire Bryan a eu une conférence avec le Président Wilson au sujet du Mexique.

La fête de l'Indépendance

La revue militaire a été plus importante que les précédentes.

Mexico, 16 septembre. — La fête de l'Indépendance dont c'est aujourd'hui le jour, a été célébrée par une revue militaire qui, par le nombre de soldats qu'elle a rassemblés dépasse de beaucoup en importance tout ce qui s'est fait dans ce genre à Mexico jusqu'à maintenant.

Toutefois, la fête a été beaucoup contrariée par le froid et une pluie fine; mais cela n'a pas fait diminuer l'enthousiasme.

La cérémonie à Chapultepec.

Dès les premières heures du matin, des détachements militaires, cadets, étudiants et volontaires se dirigeaient vers Chapultepec où avait lieu la célébration de ce jour. Des musiques les accompagnaient. Maints discours patriotiques ont été prononcés et ont été applaudis avec le plus grand enthousiasme.

A l'ouverture de la fête à Chapultepec, le salut au président fut fait par les canons de l'arsenal. A la fin de la cérémonie, le général Huertaya et sa suite se rendirent au palais national devant lequel devait avoir lieu la revue. Les rues suivies par le cortège étaient bordées des gens célébrant le jour de l'Indépendance et les fenêtres et les balcons étaient occupés par les habitants qui jetaient sur le passage des fleurs et des confettis.

L'allocution du général Huerta fut très courte.

Le général Victoriano Huerta, président provisoire, en grand uniforme arriva entouré de son état-major et accompagné de personnages officiels de son gouvernement et de diplomates étrangers. Il a prononcé un court discours applaudissant à la patriotique ardeur de la jeunesse, l'appelant "l'espoir de la nation" et les "fils dignes de leurs pères loyaux."

Le corps des étudiants-soldats.

Ce qui fut très remarqué et obtint beaucoup de succès, ce fut le groupe de 1,500 étudiants en uniforme qui marchaient au son de l'air des vétérans.

Depuis la dernière célébration du jour de l'Indépendance, beaucoup d'écoles avaient adopté pour leurs élèves une organisation militaire.

Parmi les cadets des écoles militaires, il y en a de si jeunes qu'ils paraissent à peine capables de porter leur fusil.

Les troupes composant la revue étaient nombreuses.

On n'a probablement plus ja-

Le Président Wilson

IL EST RENTRE A LA MAISON BLANCHE AUJOURD'HUI.

L'anniversaire de l'Indépendance du Mexique.

Washington, 16 septembre. — Le Président Wilson est rentré aujourd'hui à la Maison Blanche venant de Cornish, N. H.

Les différents existant entre la Chambre des Députés et le Sénat au sujet du nouveau tarif sont très près d'être complètement réglés et on croit que le tarif pourra être présenté à la signature du président dès lundi.

En ce qui concerne le Mexique, il n'y a rien de nouveau; la seule question à résoudre et qui est à certains points de vue très délicate est de savoir si le gouvernement des Etats-Unis va transmettre au gouvernement de M. Huerta ses félicitations à l'occasion des fêtes du 103ème anniversaire de l'Indépendance mexicaine, qui sont célébrées aujourd'hui, 16.

Beaucoup de personnages officiels pensent qu'un tel message équivaudrait dans une certaine mesure à une reconnaissance implicite du gouvernement de Huerta.

Le secrétaire Bryan a eu une conférence avec le Président Wilson au sujet du Mexique.



LE GENERAL PORFIRIO DIAZ ANNIVERSAIRE.

Biarritz, 16 septembre. — Le général Porfirio Diaz a donné lundi soir, à Biarritz, une grande

réception, pour célébrer son anniversaire. Vingt-cinq amis intimes assistaient à la réception.

La fête de l'Indépendance

Les fêtes commencent dès lundi soir — Grande réception à minuit au palais présidentiel.

La célébration du 103ème anniversaire de l'Indépendance du Mexique a réellement commencé lundi soir.

Ainsi qu'il est de tradition, à minuit le président apparut au balcon du palais et met en branle la cloche de la liberté en poussant son vif appel auquel répond cent de milliers de personnes composant la foule compacte qui se presse devant la demeure présidentielle. C'est encore de cette façon que fut réellement ouverte la fête cette année.

La nuit les feux d'artifices tirés dans divers endroits mêlaient leurs détonations au bruit de la foule. Le palais présidentiel, la cathédrale, le palais municipal étaient richement décorés de lumières électriques. Partout, il y avait des drapeaux et des étoffes aux couleurs nationales.

Après avoir poussé son vif appel, le président provisoire et Mme Huerta ont présidé la réception qui avait lieu dans les salons du palais.

HOLLANDE

Le ministère hollandais va donner le droit de vote aux femmes.

La Haye, 16 septembre. — Selon toutes les indications il est probable que sous peu les femmes hollandaises auront le droit de vote. Dans le discours du trône prononcé à l'ouverture du Parlement, le nouveau ministre hollandais a fait part de son intention d'accorder le droit de vote aux femmes.

STATION DE DOUANE A BATON ROUGE

Washington, 16 septembre. — Le département du trésor a reçu des instructions de créer à Baton Rouge une station du service des douanes. Armand P. Daspiit, de Baton Rouge, aura la charge de député collecteur. La station de Baton Rouge dépendra du district des douanes de la Nouvelle-Orléans. C'est grâce à l'intervention du représentant Morgan que le poste va être créé; c'est également par son entremise que M. Daspiit en a été nommé titulaire.